

# Images. Mai 68 : dessiner sans entrave

Il y a cinquante ans, dans l'effervescence du mois de mai, s'affirmait une esthétique contestataire. Cinq ouvrages restituent la place du dessin au cœur du mouvement.

LE MONDE | 14.04.2018 à 09h00 | Par [Frédéric Potet](#)

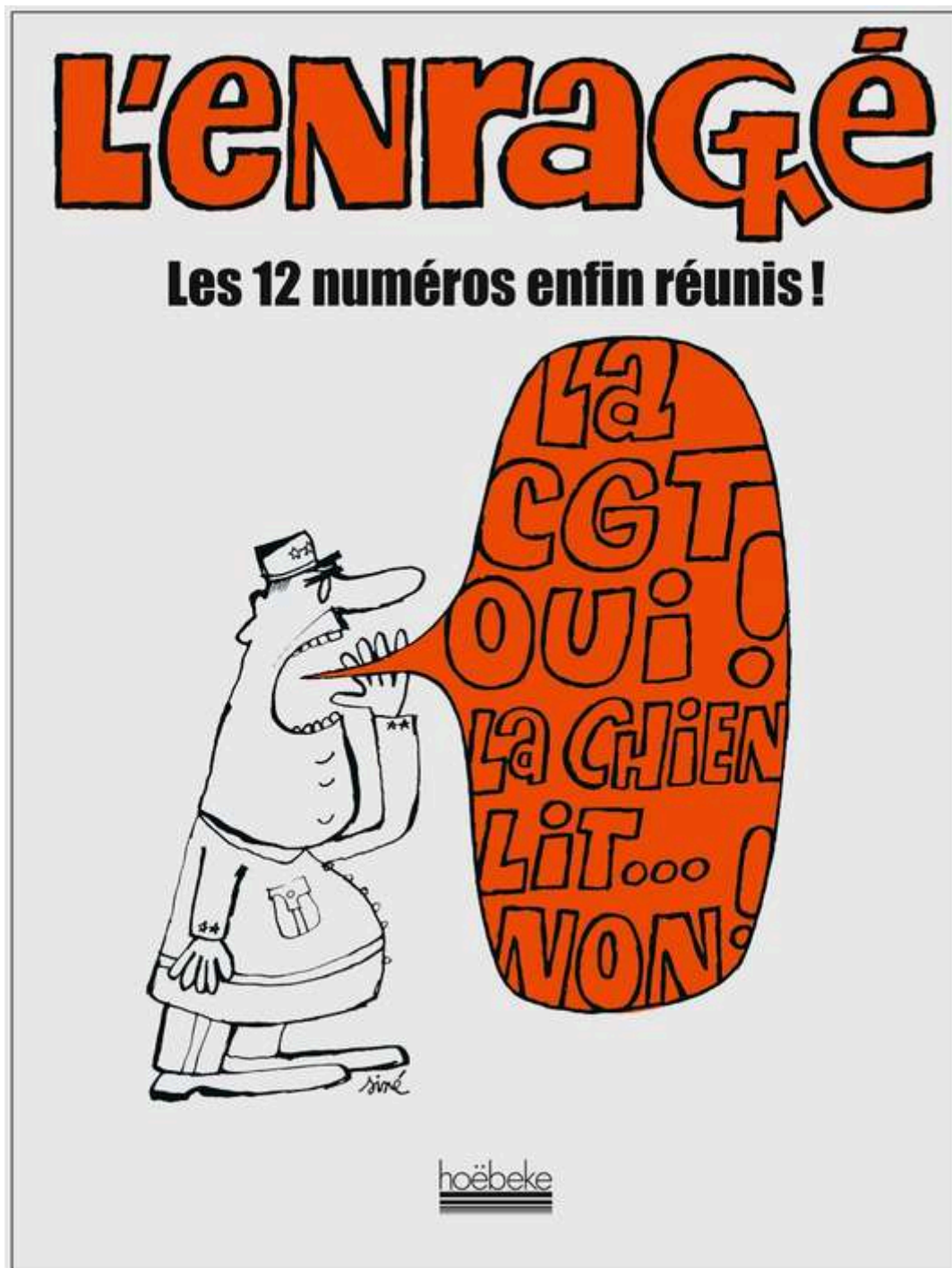
Les arts visuels (dessin, peinture, photographie, cinéma...) ont pour habitude d'accompagner les mouvements contestataires et les changements politiques. Mai 68 en reste l'exemple le plus éclatant, avec sa production d'images sur les murs et les palissades, dans les amphithéâtres et les usines, sur les affiches, les tracts et les pages des journaux satiriques. Cinquante ans plus tard, ce vaste travail d'invention iconographique n'a rien perdu de sa force d'évocation. Toute une grammaire de motifs récurrents (poings fermés, policiers casqués, barbelés...), de slogans calligraphiés et d'aplats monochromes continue de raconter les « événements » autrement que par le texte et la parole. Plusieurs ouvrages reviennent sur ce patrimoine artistique, indissociable du contexte politique dans lequel il a été créé.

## A vos ordres, mon enragé !

***L'Enragé. Les 12 numéros enfin réunis !, de collectifs, Hoëbeke, 120 p., 19,90 €***

Vendus dans les rues de Paris entre le 24 mai et le 25 novembre 1968, les douze numéros de *L'Enragé* sont rassemblés pour la première fois dans un album qui plongera en nostalgie les gardiens de l'esprit soixante-huitard. Difficile de trouver plus irrévérencieux que ce journal d'inspiration anarchiste, publié par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, auquel participèrent des géants avérés ou à venir du dessin de presse, les Cabu, Siné, Wolinski, Topor, Willem, Cardon, qui, tous, œuvraient déjà dans les pages d'*Action*, le titre contestataire du journaliste Jean Schalit. Le premier numéro annonce la couleur avec un éditorial au ton belliciste : « *Ce journal est un pavé. Il peut servir de mèche pour cocktail Molotov. Il peut servir de cache-matras. Il peut servir de mouchoir antigaz. Nous sommes solidaires, et nous le resterons, de tous les enragés du monde.* »

Un texte de Jacques Prévert (sur les violences policières) et les paroles de *L'Internationale* figurent également à son sommaire. Le numéro suivant fera date avec sa « une » flanquée d'un « Crève général » écrit en lettres gothiques, tout comme le numéro 5 reproduisant, sans la moindre explication, un assemblage de tracts de propagande nazie. *L'Enragé* – dont les lettres peuvent composer le mot « général » – ne tirera pas que sur de Gaulle et les CRS : la CGT et le PCF en prendront également pour leur grade, en dépit de la présence du marteau et de la faucille dans la typographie du titre. Le journal s'éteindra avec une dernière « une » représentant l'autoportrait d'une enfant de 6 ans (Natacha Wolinski, la fille du dessinateur) scandant : « CRS = SS ». Les amateurs d'histoire contemporaine et de presse satirique se délecteront de ces fac-similés reproduits ex abrupto, en déplorant toutefois l'absence de textes explicatifs.



## L'Internationale graphique

***Le Trait 68. Insubordination graphique et contestations politiques (1966-1977), de Vincent Chambarlhac, Julien Hage et Bertrand Thillier, Citadelles & Mazenod. 256 p., 59 €.***

Il a existé – et il existe toujours, imprimé sur nos rétines – un « trait 68 ». « Posons que celui-ci envahit l'espace politique et social, qu'il est consubstantiel à la prise de parole – qu'il la nourrit, parfois la précède, lui donne un contour iconique, la cerne plus qu'il ne la souligne. L'écrit bref, le trait incisif, la charge de la caricature (...) s'agrègent et forment une catégorie de l'insubordination », écrivent les trois auteurs de cette plongée dans l'esthétique

de Mai 68. Universitaires à Paris et Dijon, Vincent Chambarlhac, Julien Hage et Bertrand Thillier décryptent, sur 250 pages, ce qu'ils désignent comme une « *graphie politique* », ensemble « *de formes simplifiées, épurées, pensées comme telles dans l'instant de leur réception et de leur appropriation* ».

Si les affiches de l'atelier populaire des Beaux-Arts demeurent les éléments les plus identifiables de l'iconographie insurrectionnelle, on aurait tort de sous-estimer la place occupée par les caricatures des journaux satiriques, les clichés du photographe Gilles Caron ou les BD détournées des situationnistes. La période couverte par l'ouvrage commence deux ans avant les événements parisiens, manière de rappeler l'influence d'une « *internationale graphique* » déjà en place (à travers les dazibaos de la révolution culturelle chinoise ou l'affichisme cubain). Elle se termine en 1977, avec l'éruption du mouvement punk. Une sélection conséquente d'illustrations (235), dominées par le rouge révolutionnaire et les couleurs pop, enrichit cette déambulation passionnante dans les méandres esthético-politiques de cette aventure artistique. Sous les pavés, le style.



## Bulles d'histoire

*Mai 68. La veille du grand soir*, de Patrick Rotman (scénario) et Sébastien Vassant (dessin), Seuil/Delcourt, 192 p., 24,95 €.

Il eût été anormal que la bande dessinée, qui n'en finit pas d'investir le terrain de la vulgarisation historique, ne revienne pas sur Mai 68, en cette année de cinquantenaire. Le label créé en commun par Seuil et Delcourt a mandaté pour cela l'un des meilleurs spécialistes du sujet, l'écrivain et réalisateur Patrick Rotman, qui fut étudiant à la Sorbonne en 1968 et produisit de nombreux documents (livres et films) sur la période. Débutant, ou quasi, en BD, Rotman n'en possède pas moins le sens des dialogues courts et de la narration graphique – des silences également ; le dessinateur Sébastien Vassant offre pour sa part une mise en scène aérée qui donne aux planches une grande proximité. Porté par des personnages fictionnels, notamment un étudiant quelque peu suiviste au début du mouvement, ce récit chronologique mêle astucieusement les souvenirs personnels et les principaux faits de Mai 68, de l'occupation du Théâtre de l'Odéon, aux affrontements du Quartier latin en passant par la dégradation des relations entre de Gaulle et Pompidou.



## L'amour militant

*Chacun de vous est concerné*, de Dominique Grange (scénario), Tardi (dessin) et Accordzéâm (compositeurs), Casterman, 52 p. et 1 disque vinyle, 42 € (en librairie le 25 avril).

Mari et femme dans la vie, Jacques Tardi et Dominique Grange produisent de temps en temps ensemble des livres-CD. Lui au dessin, elle au chant. Cette dernière livraison diffère légèrement des précédentes, puisque la partie musicale a été gravée sur un disque vinyle 33-tours, objet adéquat pour ressusciter l'esprit du « *joli mois de Mai 68* ». Ancienne membre du Comité révolutionnaire d'action culturelle (CRAC), créé à la Sorbonne, et ex-militante maoïste entrée en clandestinité après la dissolution de la Gauche prolétarienne (GP), Dominique Grange interprète onze chansons de sa composition, qui ne se limitent pas aux manifestations étudiantes et aux grèves générales d'il y a cinquante ans mais traitent plus largement de l'action militante à travers d'autres luttes, d'autres événements et d'autres époques (les catastrophes du bassin minier, la souffrance animale dans les abattoirs...). Plus à l'aise que jamais dans le dessin de foule (reliquat de son travail autour de la première guerre mondiale), Tardi offre des tableaux à l'italienne qui témoignent de son art de la composition.

On regrettera seulement la présence d'un long texte inutile, tiré d'un échange entre les deux auteurs, qui retrace un demi-siècle d'histoire de révoltes et de contestation.



## Têtes d'affiches

***Mai 68. L'affiche en héritage*, de Michel Wlassikoff, Gallimard, « Alternatives graphiques », 176 p., 30 €.**

Dix ans après sa parution, l'historien Michel Wlassikoff propose une version augmentée de son anthologie des affiches de Mai 68, sélection de 200 créations sorties de l'atelier populaire des Beaux-Arts de Paris. L'histoire de cette entité artistique autonome, née dans la mouvance du collectif de la Jeune peinture, y est racontée en miroir des événements ayant animé le pavé parisien. Wlassikoff déconstruit le mythe des « *affiches des étudiants des Beaux-Arts* » en dévoilant que la majeure partie de la production fut réalisée par des plasticiens professionnels ayant rejoint la contestation. Idem de la création des slogans, dont le contenu était contrôlé en amont. Et si la plupart de ces sérigraphies sont restées anonymes, au nom du rejet de la notion d'artiste, certaines ont fini par se découvrir des auteurs a posteriori, comme l'affiche « CRS SS », que s'est attribuée Gérard Fromanger, ou l'image du policier casqué brandissant une matraque, revendiquée par Jacques Carelman. Ces estampes n'en restent pas moins des bijoux de l'art urbain.

LA POLICE VOUS PARLE  
*tous les soirs*  
à **20h.**

